

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

—Léonie, ma chère enfant, est de ces femmes qui se souviennent et ne pardonnent jamais ce qu'elles croient être pour elles une injure.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la jeune femme.

—Maintenant, ma pauvre Valentine, vois ce que je dois penser de la dénonciation dont M. Delteil est l'objet. Cependant, et jusqu'à preuve du contraire, je veux admettre qu'il n'y a pas là une odieuse calomnie, renouvelée de celles dont, autrefois, nous avons fait justice.

Laisse-moi faire, aie confiance en ton père, je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et alors nous convierons tous deux de ce que nous devons faire.

—En attendant, ne dis rien à Mme Lebrun, si elle vient te voir, sois dissimulée comme elle ; ne dis rien à ta mère, à qui tu causerais un chagrin car, bonne comme toi, elle ne soupçonne pas ce qu'il y a de fiel et de pensées mauvaises chez cette malheureuse qu'elle a beaucoup aimée, pour laquelle elle a été une véritable mère ; ne dis rien non plus à ton mari ; c'est entre M. Delteil et moi que doit se régler cette affaire.

—Mon père, n'oubliez pas que vous m'avez promis...

M. Villarceau ébaucha un sourire de compassion.

—Sois tranquille, répondit-il, je sais avec quels ménagements je dois parler au mari de ma fille.

Surtout, Valentine, sois calme, fais des efforts pour endormir ta douleur, sèche tes pleurs et casse de nous montrer à tous un visage désolé.

Songe à ton enfant qui ne comprend rien à ce qui se passe et qui souffre, lui aussi, parce que tu l'embrasses moins et qu'il semble que tu n'as plus pour lui la même tendresse.

M. Villarceau et Valentine s'étaient levés.

La fille se jeta au cou de son père.

—Vous voyez, dit-elle, je ne pleure plus.

—Bien, très bien, ma chérie, fit le docteur.

Et il accompagna sa fille jusque dans l'antichambre de son cabinet.

IV.— EN PROMENADE

Le soir même, quand Mme Villarceau se fut retirée dans sa chambre et Mme Delteil dans la sienne, il y eut entre le beau-père et le gendre un entretien qui dura plus d'une heure.

Nous pouvons supposer que M. Delteil fut sévèrement interrogé sur sa conduite et qu'il s'en suivit une explication très vive, car quand il sortit du cabinet de M. Villarceau, le jeune docteur avait l'air troublé, était très pâle et encore tout tremblant ; il tenait sa tête baissée, enfin une mine fort piteuse.

Cependant, dès le lendemain, Mme Villarceau, qui ignorait l'intervention de son mari, constata, non sans satisfaction, qu'il s'était produit une détente.

Valentine était plus calme, avait les yeux moins battus, moins rouges, et la figure mieux reposée. Elle embrassait Julien davantage et comme avec un redoublement de tendresse ; on vit encore le sourire apparaître sur ses lèvres.

M. Delteil n'avait plus l'air soucieux, morose, des jours précédents ; il n'était plus aussi embarrassé, contraint en présence de sa femme, et Mme Villarceau remarqua que, souvent, il attachait sur Valentine un doux regard de tendresse.

—Donc, se disait Mme Villarceau, le désaccord survenu entre eux n'est pas aussi grand que je le pensais, que je l'ai craint. Cette hostilité singulière de Valentine cessera et bien certainement, peu à peu la paix du ménage se rétablira.

Le soir de ce premier jour d'accalmie, M. Villarceau dit seulement à l'oreille de sa fille :

—Tu as confiance en ton père, c'est bien ; je suis content de toi.

Durant les quatre jours qui suivirent, la situation resta la même.

Valentine tenait toujours son mari à distance et ne se départissait point de sa froideur envers lui.

M. Delteil paraissait moins inquiet, mais il conservait sa tristesse, il ne se plaignait toujours pas de la rigueur de Valentine et il ne faisait rien pour brusquer un rapprochement qu'ils devaient également désirer.

S'ils se comprenaient, ils ne voulaient pas arriver à s'entendre.

Convaincu que sa femme fermerait l'oreille à ses paroles, le jeune docteur exprimait ses pensées par toutes sortes d'attentions et de gracieusetés à l'égard de Valentine, c'était la même sollicitude si tendre, si pleine de dévouements dont il l'avait entourée dans les premiers temps de leur mariage et qui s'était faite plus enveloppante encore après la naissance de leur enfant.

Un soir dans le salon, comme il était assis et elle debout devant lui, il lui prit la main, en cachette de tout le monde, et la porta à ses lèvres. Elle ne dit rien, n'eut point l'air d'avoir senti sur sa main la douce tiédeur du baiser, mais son émotion se traduisit par une vive coloration des joues et un tremblement qui dura quelques instants.

Elle se disait :

—Il m'aime toujours, il ne nous abandonnera pas, son fils et moi !

Sans doute, Valentine avait été profondément blessée, comme épouse et comme mère de l'infidélité de son mari ; il est de ces injures qui révoltent la conscience d'une femme honnête, qui froissent tous les sentiments d'une femme de cœur ; mais elle aimait M. Delteil, si peu digne qu'il fût d'être encore aimé, pensait-elle ; et ce qui l'avait peut-être fait le plus souffrir, c'était la crainte qu'elle avait eue qu'il ne la quittât.

Cette crainte, elle ne l'avait plus, mais la blessure faite à son cœur était encore saignante.

Et ses révoltes intérieures étaient d'autant plus terribles, et elle souffrait d'autant plus de l'indignité de son mari qu'elle l'avait admiré, placé très haut dans son estime et que son amour lui avait élevé un temple dans son cœur.

Elle voyait bien que Philippe sollicitait un rapprochement.

—Il est honteux de sa conduite, pensait-elle, il se repent, il a des remords, il me revient.

Mais, retranchée, s'enveloppant dans sa dignité de femme outragée, elle ne voulait pas se laisser attendrir.

Elle sentait qu'elle pouvait pardonner, sinon oublier ; mais elle voulait que M. Delteil mit le prix au pardon qu'elle était disposée à lui accorder généreusement.

Était-ce à elle, l'offensée, à faire des offres de paix, à provoquer un rapprochement ? Non, certes. Elle n'avait pas à s'humilier, elle. Philippe savait bien pourquoi sa femme lui témoignait tant de froideur et l'éloignait d'elle. Alors pourquoi ne s'avouait-il pas coupable ? Pourquoi, montrant son repentir et jurant de redevenir digne de la mère de son fils, n'implorait-il pas son pardon ?

Voilà ce que Valentine attendait.

Oh ! s'il lui avait dit seulement :

—Valentine, j'ai le regret de mes torts envers toi, je t'en prie, je t'en supplie, au nom de notre enfant, pardonne-moi !

Elle se serait jetée à son cou, en pleurant, et lui aurait répondu :

—Je te pardonne et je tâcherai d'oublier !

Mais Philippe ne disait rien. Valentine rouffrait toujours et la glace ne fondait pas.

La jalousie est une des plus terribles maladies de l'âme.

Le docteur Villarceau, qui avait guéri tant de malades, arraché à la mort tant de vies condamnées, pratiqué tant d'opérations difficiles et savantes, serait-il donc impuissant contre le mal dont sa chère fille était atteinte ?

Non, le bon docteur s'était dit :

—Il faut que Valentine soit à jamais guérie de la jalousie, cette maladie trop souvent incurable, je la guérirai !

Un matin, vers neuf heures, M. Villarceau commanda sa voiture et il dit à sa fille :

—Si tu le veux bien, Valentine, nous ferons ensemble, ce matin, une promenade.

—Mais je te veux bien cher père ; où irons-nous ?

—Nous irons hors de la ville, respirer un peu le bon air des champs et des bois ; cela nous sera agréable et nous fera du bien à tous deux.

—Nous rentrerons avant midi ?

—Je l'espère.

—Si je n'étais pas là avant l'heure du dîner, M. Delteil pourrait s'étonner.

—Tu n'as pas à t'occuper de ton mari pour l'instant. Va te préparer, nous partons dans un quart d'heure.

—Je serai prête.

Dans un temps, c'était une véritable fête pour Valentine de sortir avec son père. Il n'en était plus ainsi, et elle avait accepté cette promenade uniquement pour être agréable à M. Villarceau.

Ils montèrent dans la victoria qui attendait au bas du perron ; le cheval, un superbe azean pur sang, piaffait d'impatience.

L'attelage eut bientôt franchi les fortifications et s'engagea dans le Bois de Boulogne, qu'il traversa ; puis le cheval pouraivit sa route à travers ces endroits couverts de blanches villas, pays accidenté et charmant, où les Parisiens aiment à faire de longues promenades pendant les beaux jours de l'été.

On est si heureux le dimanche, dès le matin, de s'envoler de cette grande ruche qu'on appelle Paris, de s'éloigner du bruit assourdissant des lous camions et d'aller respirer à pleins poumons un air frais et pur si différent de celui des ateliers et même des rues de la ville.

Quel plaisir, quelle joie de courir au milieu des champs fleuris ou à travers les hautes futaies où se cachent les nids et chantent les oiseaux !

Comme les abeilles, elles s'en vont courant après les fleurs, les gentilles ouvrières de la grande ruche.

Elles n'ont pas de riches toilettes, ni des bijoux de grand prix ; mais comme ils sont frais et coquets leurs costumes de printemps ; et comme elles sont jolies dans leur simplicité ! Elles ont, elles auront toujours cette